

UNDER THE INFLUENCE MAKING OF

INTERVIEW DE JÉRÔME GAME, FRANK LAMY ET STÉPHANIE AIRAUD, PAR ANAËL PIGEAT

Écrivain, Jérôme Game a passé plusieurs mois au Mac/Val dans le cadre d'une résidence d'écriture ; il est à l'origine du programme *Under the Influence* qui s'est déroulé dans les salles du musée, en 2011, et consistait en une série de performances commandées à des poètes, romanciers, théoriciens et critiques. Ces interventions in situ devaient être inspirées par une œuvre de la collection. Avec Jérôme Game, Frank Lamy, responsable des expositions au Mac/Val, et Stéphanie Airaud, responsable de l'équipe des publics, retracent au cours d'une conversation les étapes et les spécificités de ce projet.

Quelle est la genèse de *Under the Influence* ?

Frank Lamy : Au Mac/Val, la poésie sonore et la performance occupent depuis toujours une place importante. Nous avons dans l'équipe une sensibilité littéraire autant qu'artistique. Nous travaillons beaucoup les relations entre l'art et le langage, notamment au travers de la collection « Fiction », que nous éditons, et qui consiste à inviter un écrivain à écrire une fiction sur une œuvre. C'est en 2010, à l'occasion de l'exposition *Poésure et peinture*, co-organisée par Laurent Prexl et Jean-Michel Espitalier, que nous avons rencontré Jérôme Game. L'idée était d'inviter des poètes sonores à réaliser une performance dans une sorte de cabine d'enregistrement visible du public. Tout était scénarisé pour « spectaculariser » cette fabrique. Puis ces enregistrements étaient effacés devant les visiteurs, et ces silences recueillis sur un cd. *Under The Influence* résonne aussi de manière non délibérée avec la *Suite Paul Éluard-Les Yeux fertiles*, un projet qui consistait, avant l'ouverture du musée, à mettre en relation un plasticien et un écrivain de manière très classique, avec l'idée qu'ils travaillent ensemble.

Jérôme Game : La plupart du temps, ces rapports entre art et littérature sont plutôt de vis-à-vis. Mais lorsque je suis intervenu dans *Poésure et Peinture*, j'ai été frappé, au contraire, par le fait que le hall du musée était rempli de techniciens qui nous aidaient. J'avais senti qu'il y avait là une capacité à montrer la manière dont les choses se font, autant que les choses faites.

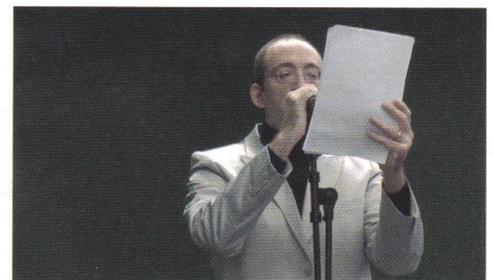
Stéphanie Airaud : Le Mac/Val s'est construit avec des projets qui véhiculaient l'utopie de placer les processus de la création au cœur du musée, une manière de montrer la pensée en train de se produire. On a longtemps parlé d'un « musée en chantier », peut-être parce que nous ne camouflons pas les moments de travaux ou d'accrochage. Le musée n'est pas un sanctuaire sur lequel on marche sur la pointe des pieds, mais une réalité, une manière de faire comprendre ce que c'est que l'art.

Comment le projet *Under the Influence* a-t-il été mis en place ?

JG : Avec *Under the Influence*, le musée et moi-même avons été lauréats de la bourse de résidence de la Région Île-de-France. Mon idée de départ était de passer du temps au Mac/Val pour essayer de saisir la manière dont un musée fonctionne et la manière dont cette organisation (exposition, commande) affecte les œuvres. Ce qui m'intéressait était d'envisager le musée comme un lieu qui produit – des œuvres, des textes, des histoires, mais aussi de la sensation, de la perception – et pas seulement comme un lieu qui exhibe ; de le penser comme une machinerie, qui soit capable de réfracter certaines puissances de la machine littéraire que j'y amenais par ma présence, et ainsi de la relancer. En ce sens, dans mon esprit, *Under the Influence* n'est pas tant un dialogue d'œuvre à œuvre que de machinerie à machinerie, de dispositif à dispositif. C'est une réflexion sur la manière dont art, musée, écriture travaillent.

Que signifie le titre *Under the Influence* ?

JG : Dans le film de John Cassavetes qui porte ce nom, précédé de « Une femme », Gena Rowlands interprète magnifiquement un personnage qui ne sait pas très bien ce qu'elle veut, et qui tire de cet état un surcroît d'intensité ; quelqu'un qui, parvenant à séjourner sur cette brèche, en vient à se forger de nouveaux moyens d'action dont elle ignorait l'existence, et qu'elle ne serait sans doute pas parvenue à développer autrement. Il lui fallait un *no-man's-land* pour devenir – pour parler comme Deleuze. Ce *no-man's-land*,



Jérôme Game lors d'une lecture-performance. *Under the Influence*, 2011, Mac/Val. Performance at the Mac/Val. Vidéo © Cornelia Eichhorn

dans mon hypothèse, c'est le musée. Même si, en anglais, l'expression *under the influence* signifie souvent être sous l'emprise de l'alcool ou d'autres substances, ce n'était pas tant ce thème-là qui m'importait que celui du moment où l'impact d'une différence (ici, l'art et ses dispositifs, pour moi qui ne suis pas plasticien) casse nos réflexes, et permet que notre moteur de perception, d'expression, embraye à neuf. C'est un peu comme la touche reboot ou reset d'un ordinateur ou d'un jeu vidéo, à la différence que ce n'est pas le même jeu qu'on relance, mais une pluralité de jeux que l'on croise – tout en demeurant sur le terrain de l'écriture pour ce qui me concerne. Être « sous influence » veut dire ça pour moi : on veut voir à l'œuvre d'autres façons de faire, de syntaxer, de figurer (ici celles des arts plastiques) qui vont sans doute nous altérer. Ce n'est donc pas une « parole sur » que j'envisageais pour cette programmation, comme dans le régime classique des relations entre littérature et art contemporain. C'était plutôt, pour l'écrivain, une manière d'aller au musée comme dans un atelier, car je crois que le musée est un méta-atelier ; il peut produire des œuvres, il les manutentionne, il les montre, il les met dans une réserve, il produit des textes à leur sujet, il est partie prenante du travail plastique. En tant qu'écrivain, j'ai les mêmes problèmes que les manutentionnaires : j'ai des morceaux de textes, je les stocke, je les manipule. C'est comme si le musée était, en trois dimensions et avec des volumes autrement plus importants que mes textes, une espèce d'hologramme du travail d'agencement qui est le mien.

LA MISE EN PLACE

Comment *Under the Influence* s'est-il mis en place ? Quelle était la « consigne » donnée aux différents invités ?

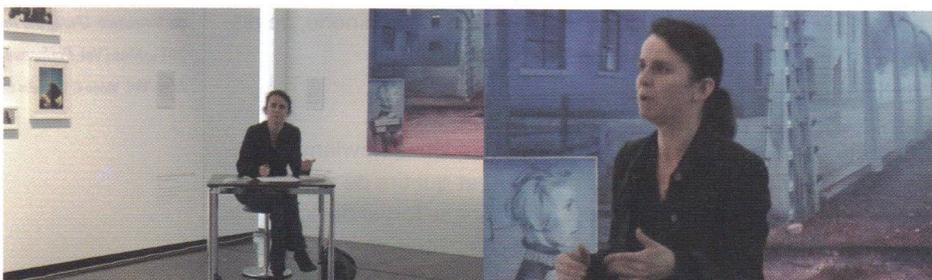
JG : Il y avait deux consignes. Un écrivain devait choisir une ou plusieurs œuvres, ou un parcours à travers le musée. Ensuite, dans un rapport concret qu'il lui revenait de construire – par exemple à la faveur d'une conférence, d'une performance, d'une projection, d'une intervention sonore, d'une installation documentaire face à ces œuvres ou à proximité – il devait donner à percevoir la manière dont son travail d'écriture interagissait avec les œuvres exposées. Il s'agissait en fait d'une carte blanche pour montrer en quoi les œuvres, et l'endroit où elles se trouvent, détruisent, reformulent, explicitent les idées et les pratiques d'un écrivain (plutôt que d'en faire un commentaire ou une parole en surplomb).

Comment l'équipe de l'action culturelle a-t-elle été mise à contribution ?

SA : Avec Jérôme, nous avons construit une liste d'invités avec l'idée que, selon leur pratique, ils auraient des manières très différentes d'aborder les œuvres. Tous sont venus voir « leur » œuvre sur place pour préparer leur intervention, ce qui a été essentiel. Programmées les dimanches après-midi à l'heure des visites guidées, nous voulions adresser ces performances à des visiteurs qui ne soient pas uniquement des amateurs de poésie contemporaine. Certains des intervenants ont joué là-dessus. David Zerbib a travaillé sur le dispositif d'une visite guidée et sur le travail de médiation. Hormis Christophe Kihm et Élie During qui

de gauche à droite :

Under the Influence, Mac/Val : Charles Pennequin, samedi 14 mai 2011 ; Jean-Michel Espitallier, dimanche 6 février 2011 ; Tiphaine Samoyault, dimanche 12 juin 2011 ; Anne-James Chaton (représenté par des hauts-parleurs diffusant sa voix) dimanche 3 avril 2011. *Loudspeakers relay the writer's voice*. Vidéo © Cornelia Eichhorn



ont choisi de s'installer dans un atelier pédagogique pour créer un atelier de pensée de l'éclatement de l'œuvre et du discours, tous ont travaillé dans les salles. Nous voulions qu'ils soient vraiment sous influence... La présence physique des œuvres (qu'il a parfois fallu déplacer) était au centre du dispositif, et cela n'a pas toujours été simple. Par exemple, Olivia Rosenthal, qui a lu un texte dans la salle consacrée à l'installation de Mona Hatoum, *Suspendu* (2009-2010), voulait toucher l'œuvre pour la mettre en mouvement, ce qui a bien évidemment bousculé nos « rituels » de conservation et de sécurité.

L'INFLUENCE DES ŒUVRES

Selon vous, en quoi la proximité de ces œuvres a-t-elle influé sur l'écriture des uns et des autres ?

JG : Comme les interventions avaient lieu dans un musée, l'idée d'en faire des visites d'atelier virtuelles était séduisante, pour voir la manière dont un écrivain construit des façons de penser. C'est la question de la fabrique. Les poètes sonores ne visent pas, je crois, le spectaculaire en tant que tel, et en même temps ils montrent quelque chose d'achevé. *Under the Influence* se situe là, entre les deux.

Vous avez parlé en général, et pour vous en particulier, qu'en est-il ?

JG : Je travaille actuellement à un roman, et c'est un peu compliqué, notamment parce que le régime d'une prose ou d'une narration figurative ne m'est pas immédiat. Jusqu'à présent, mes livres exploraient la matière du langage (son, rythme), et proposaient des effets de sens à partir de là. Il faut donc que je me fabrique des instruments stylistiques qui puissent me conduire à un autre cadre, à un autre rythme. Bref, je cherche de l'aide, des outils, des armes. Au lieu d'aller vers des types d'art comme le théâtre ou le cinéma (avec lesquels j'ai déjà eu l'occasion de travailler), j'ai cherché des œuvres qui aient un rapport très concret à la matérialité (c'est pour cela que je parle de manutention), et qui pourtant, parviennent à des effets de narration, de récit, très conséquents. Ce n'est pas pour les imiter, mais pour m'inspirer et apprendre d'elles. Être influencé, pour moi, c'est être admiratif de telle sorte qu'on en vient vite à se demander pourquoi telle œuvre est réussie, comment elle fonctionne, quelle est la grammaire qu'elle invente. Ce n'est pas une équation linéaire, mais plutôt comme dans une traduction entre deux langues, ou une division avec reste : ça ne tombe pas juste et c'est ça qui est bien, car dans ce mouvement, un bougé a lieu. C'est ce bougé de la littérature (qu'est la littérature), c'est cette « poudre de perlimpinpin » que je suis allé chercher.

FL : Cette poudre de perlimpinpin, vous l'avez trouvée ?

JG : Sans doute, je sens que je m'en rapproche. Les travaux de mes collègues invités dans cette programmation m'ont été très utiles : ils m'ont mis sous les yeux des choses que je ne m'étais pas formulées, même si je les pressentais. Je sors de cette résidence renforcé dans l'idée qu'un roman peut réunir la matière et le récit. Que l'on peut les faire tenir en un tout composé et coalescent. Pour le dire vite, ça m'a libéré d'un certain poids, d'une certaine pesanteur qui peut exister dans la littérature quand elle se regarde en face (y compris la littérature expérimentale). Pour un écrivain aujourd'hui, il y a quelque chose de décomplexant dans l'art, quelque chose qui allège et rend puissant, joyeux même. L'art, même s'il est parfois académique (c'est comme partout), sait être très libre dans la construction de plans sans hiérarchie, où seuls le fonctionnement et les effets comptent. Je trouve que c'est une leçon. Du point de vue de l'écrivain, *Under the Influence* est aussi une manière d'opportunisme, comme un coucou fait son nid dans celui d'autrui. Je voulais saisir la liberté que je perçois dans le monde des arts plastiques et l'importer dans mon travail, le brancher sur elle. Je suis conscient que ce que je dis sur l'art peut avoir l'air d'une idéalisation, mais ça ne me gêne pas car il s'agit bien, dans ce que je mets en place, d'un rapport d'hétérogénéité ou d'extériorité par rapport à lui.

Liliane Giraudon, dimanche 3
juillet 2011, *Under the
Influence*, Mac / Val
Vidéo © Cornelia Eichhorn



FL : Cette liberté a été projetée sur le musée, mais aurait pu l'être aussi sur un autre support.

JG : Oui, c'est un *pharmakon*, c'est là sa valeur dans mon projet. Ce qui m'intéressait, c'était la case vide. C'est pour cela qu'il n'y a pas de noms d'artistes dans mon livre *Qu'est-ce que l'art fait à la littérature ?* Le monde de l'art contemporain produit beaucoup de textes. Ce qui m'intéressait, c'était d'isoler et de métaboliser la puissance expressive des œuvres indépendamment de leur contextualisation, voire même de leur signification, afin de la mettre au service d'un autre projet : la littérature. L'intervention de Christophe Kihm a été déterminante pour moi à cet égard, car l'œuvre de Tatiana Trouvé sur laquelle il a travaillé joue beaucoup sur cette textualité-là. Autrement dit : faire usage de l'art aux fins d'un projet littéraire est une façon de prendre une mesure très exacte, me semble-t-il, de ses puissances, de sa force. Et certainement pas de l'instrumentaliser au sens plat du terme.

N'y a-t-il pas, dans *Under the Influence*, quelque chose de très contemporain ?

JG : Je crois que c'est la notion de dispositif qui est contemporaine, bien qu'elle soit à l'œuvre dans l'art depuis pas mal de temps déjà. La littérature s'y met depuis peu, comme si elle assumait un programme de recherche latent en elle, une sensibilité implicite qui strie le 20^e siècle à travers les avant-gardes, et qui s'explique soudain, se théorise même parfois. C'est sans doute cela qui confère à *Under the Influence* cet aspect contemporain que vous évoquez. Bien que, pour ce qui me concerne (je m'en explique un peu dans l'éditorial qui ouvre ce numéro d'*art press*2), il ne peut s'agir que d'un mot d'ordre paradoxal, d'une théorie ouverte, et non pas d'un mouvement à manifeste. Dans le domaine de l'écriture expérimentale, il existe plusieurs jalons importants de ce phénomène de dé-hiérarchisation et de nivellement des modes de perception et de production qui se sont développés au cours des trente dernières années. Par exemple, la *Revue de littérature générale* de Pierre Alferi et Olivier Cadiot, qui a rassemblé des gens de différentes générations, et qui a agi à la fois comme une brèche qu'on ouvre et un accélérateur de particules qu'on enclenche.

FL : Ce qu'il y a aussi d'un peu nouveau, c'est que l'art contemporain a toujours été chercher des savoirs exogènes. Pour les écrivains, ce type de démarche se pratique peut-être plus de manière plus confidentielle.

JG : Dans *Qu'est-ce que l'art fait à la littérature ?*, il y a un bref chapitre sur Jacques Rancière qui, dans son travail sur Flaubert par exemple, montre comment le roman moderne a opéré en lui-même la défragmentation propre au régime esthétique des arts. Mais dans la seconde moitié du 20^e siècle, c'est à l'art que Rancière s'intéresse surtout, ne parlant guère plus de littérature, sauf pour dire qu'elle tourne un peu en rond. Du coup, dans l'extrême contemporain littéraire, il n'identifie pas vraiment la singularité de pratiques qui, elles, vont chercher ce savoir exogène, quitte à l'agencer de manière extra-littéraire, via la lecture-performance par exemple – c'est-à-dire, en réalité, en étirant la littérature de l'intérieur, en l'hétérogénéisant du dedans.

de gauche à droite :

David Zerbib, dimanche 6 mars

2011 ; Yan Ciret, dimanche 27

février 2011 ; Élie During,

dimanche 8 mai 2011.

Under the Influence, Mac / Val

Vidéo © Cornelia Eichhorn

